

Jean Lacouture

L'historien tel qu'en ses oeuvres

Laurent Laplante

Number 75, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1999). Jean Lacouture : l'historien tel qu'en ses oeuvres. *Nuit blanche*, (75), 37–38.

Jean Lacouture

L'historien tel qu'en ses œuvres

Par
Laurent Laplante

Deux ouvrages parus depuis la biographie que Jean Lacouture établissait du jeune directeur de la NRF, Jacques Rivière, éclairent le personnage : d'une part, la *Correspondance*¹ entre André Gide et Jacques Rivière ; d'autre part, le premier tome de la biographie de Gide² par Claude Martin. Jean Lacouture en reçoit un double endossement : oui, la fragilité de Jacques Rivière est manifeste face à la puissance qu'est déjà André Gide ; oui, Rivière, fort de ses intuitions, marque profondément la *Nouvelle Revue française*.

Les rapports entre André Gide et Jacques Rivière s'amorcent dans l'inégalité. Gide est installé dans la quarantaine. Il jouit de l'aisance financière et maîtrise l'art de manipuler les humains. Rivière, lui, dépasse à peine vingt ans et ne survit qu'en accumulant travaux d'écriture et bribes d'enseignement. L'affection et l'estime, pourtant, relie les deux hommes. Dès le départ.

Un premier changement survient quand Rivière entre à l'emploi de la revue. Très vite, il se révèle capable de lire, de juger, de retenir ou d'écarter les textes

Ce genre de test est aisément cruel : ressusciter après cinq ans ce qu'un écrivain pensait et promettait, c'est l'exposer à l'injuste jugement du temps qui invalide les excuses même légitimes. Jean Lacouture fait plus que survivre au test, il en ressort grandi.

Qu'on en juge en jetant une passerelle entre l'entrevue de 1994 (reproduite à la page 39) et quelques livres parus depuis lors. Ce qu'il décelait dans l'art de Jacques Rivière trouve aujourd'hui corroboration ; son projet de raconter Montaigne, il l'a mené à terme ; les difficultés qu'il identifiait dans la biographie d'un homme politique comme Mitterrand, il les a fermement affrontées et élégamment vaincues.

soumis à la revue. Sa fabuleuse capacité critique compense son apparente faiblesse. Cela s'accroît lorsque Gide, désordonné et vagabond, accepte de céder à Rivière les rênes de la revue. Rivière assume alors la plénitude... d'un demi-pouvoir. Gide, en effet, se résigne mal à la présence exigeante de ce regard externe. Gide ne peut plus maquiller en décisions rationnelles ce qui, au vrai, relève du caprice ou de la tentative de séduction à long terme. Rivière, dirait Lacouture, n'est plus le faible dont Gide espérait peut-être faire son exécutant. Gide accuse le coup.

La guerre achèvera de tendre les relations. Jacques Rivière a eu à commander des soldats. Il a vécu la détention. Il revient à la vie civile et à la NRF en

possession d'une maturité accrue. Le ton de la correspondance s'en ressent. Le tutoiement s'impose et minimise la différence d'âge. Rivière, redevenu directeur, dirige. Gide, qui veut tout avoir sans avoir à le dire, est obligé de dire. L'énorme *Correspondance* rend compte du durcissement des positions et ratifie le verdict de Jean Lacouture : la faiblesse initiale de Rivière est contrebalancée par l'acuité de ses verdicts littéraires et artistiques. Sans lui, Proust et Stravinsky n'auraient pas été si vite connus et appréciés.

Claude Martin, fiable spécialiste de Gide, brosse de lui un portrait qui précise et éclaire les impressions créées par la *Correspondance* et par la biographie que Lacouture a établie de Jacques Rivière.

Claude Martin, dans ce premier tome, ne décrit pourtant qu'une partie de la trajectoire de Gide. Rivière n'y apparaît que tardivement. Mais déjà se raffine le Gide qu'aimera et tentera d'encadrer Rivière. L'enfance de Gide est à la fois ouatée et étouffante, car les avantages de l'argent et du climat culturel n'évacuent pas la lourde emprise maternelle. Gide mettra du temps à briser ce carcan. Il devra même, lui qui cultive la litote, parler sec. Côté cœur, le cheminement n'est guère plus simple. Madeleine, la cousine qu'il courtise, résiste et résiste. Une fois encore, Gide, dont le penchant serait de suivre le penchant, doit s'acharner. Pendant ces années, Gide découvre et affronte Gide, c'est-à-dire qu'il se confesse à lui-même son orientation sexuelle. Claude Martin, à juste titre, voit dans ces divers entêtements la preuve éloquente d'une « vocation au bonheur ». Formé à cette école, Gide défendra ses conceptions de l'art et de la vie lorsque le jeune Rivière prétendra orienter la NRF dans un sens qui trouble ses aînés. Le différend, amical mais vif, est ce qu'annonçait Lacouture : Rivière, génie de l'analyse, s'impose, bien que jeune et fragile, dans un cercle de géants.

Le galop de Montaigne

Au cours de la conversation de 1994, le Bordelais Jean Lacouture promettait une biographie de l'ancien maire de Bordeaux, le grand Montaigne. Mission maintenant accomplie³. Lacouture, en ouvrant ce chantier, salue courtoisement ses innombrables devanciers, reconnaît leur grande familiarité avec l'auteur des *Essais*, prétend n'offrir qu'une contribution de modeste admirateur, puis, comme d'habitude, il renouvelle les perspectives et va à l'essentiel. Montaigne, dit Lacouture, conseille les grands de son époque avec la rigueur d'un Machiavel, mais échappe à l'envivrement du pouvoir. Il écrit peu, mais ne cesse de chevaucher en ruminant ses vérités et en cultivant ses doutes. Il est presque l'inventeur de la tolérance, mais, face à l'intolérance sanglante de la Saint-Barthélemy, il s'incline comme si le massacre s'imposait. Montaigne, capable de pousser l'amitié jusqu'à l'incandescence « parce que c'était lui et parce que c'était moi », ne gaspille pas d'héroïsme à affronter la peste avec ses administrés. Lacouture, toujours honnête, cite à ce propos « peut-être le seul des textes de ce grand homme qu'on eût préféré ne pas lire ». Prouvant ainsi que Montaigne possède lui aussi sa part d'hommerie. Abordable, nettement typé, le Montaigne de Lacouture séduit et émeut.



Michel de Montaigne 1533-1592

Pas question d'éviter Mitterrand

La question, en 1994, était hypothétique : « Si vous aviez raconté Mitterrand... » Elle prend aujourd'hui une autre dimension, puisque biographie il y a et qu'on peut vérifier si Lacouture a rédigé son texte selon ses réflexions d'alors⁴.

Sur le point précis des intrusions dans la vie privée, dont on sait qu'elles se multiplièrent à propos de Mitterrand, Jean Lacouture pousse l'élégance plus loin encore que promis. Il fustige même de façon cinglante des excès nauséabonds, certains imputables aux journalistes, d'autres au médecin personnel de Mitterrand... Chacun voit que Lacouture sait ; chacun constate que Lacouture ne fouine dans les placards que si l'intérêt public l'exige. Donc, cette fois encore, le minimum, à ne pas confondre avec la pudibonderie ou avec l'ignorance.

En revanche, nul des gestes publics de Mitterrand n'échappe à la loupe de Lacouture. Il prend acte de ce qu'ont écrit Benamou, Giesbert, Péan, Daniel et consorts, puis, d'un coup d'aile, gagne l'altitude qu'exigent les grands arbitrages. Mitterrand, écrit Lacouture, a côtoyé le pire un instant, mais le redressement est vite survenu, définitif et radical. Le socialisme, qui ne correspondait au départ ni aux racines ni aux spontanités de

Mitterrand, fit pourtant l'objet de toutes ses fidélités. Rien, en somme, qui justifierait de réduire à rien les deux septennats de Mitterrand. L'homme et l'œuvre ont leurs mérites.

Le bilan global sera nuancé, peut-être même sévère. Les titres, à eux seuls, révèlent la réticence : *Les risques de l'escalade* ; *Les vertiges du sommet*. Mitterrand, affirme Lacouture, sera souvent gaullien, mais en moins grand. Plus européen que de Gaulle. Moins cassant mais quand même ferme face aux USA. Plus près du Français moyen, mais moins identifiable à la France éternelle. Plus près des réalités africaines, mais plus lent à enclencher l'inévitable délestage. Tout cela sonne juste. Une retombée capitale du long règne de Mitterrand, même si Lacouture la signale, ne reçoit peut-être pas assez d'attention. Mitterrand, en effet, tire la France d'un régime assez dominé par une seule tendance pour en devenir monarchique et la fait accéder à un autre stade de la vie démocratique, celui de l'alternance politique. De Gaulle accaparait la scène à la manière de Louis XIV et de Napoléon ; avec Mitterrand, les Français peuvent choisir et la gauche a ses chances. Lacouture note le fait, mais n'insiste pas. Le virage, pourtant, importe.

Pourquoi ce manque d'enthousiasme à l'égard de Mitterrand ? Peut-être parce que l'histoire (et l'excellent historien Lacouture avec elle) a coincé Mitterrand entre deux absolus : la dimension épique avec de Gaulle, l'impeccable éthique politique avec Mendès France. Il ne restait à Mitterrand que le rôle plus terne de l'intendant, du consolidateur, du manœuvrier. Peut-être faut-il également tenir compte de l'entourage dont Mitterrand était affligé et dont Lacouture entend les propos. De Gaulle eut comme porte-parole un Peyrefitte qui tint sa langue pendant trente ans ; Mitterrand eut comme aide de camp un Attali et comme médecin un Gubler qui nourrirent la rumeur immédiate. L'historien, en ce sens, puise dans des bassins bien différents.

Peu d'historiens pratiquent leur art avec une telle cohérence et une aussi admirable éthique. **NS**

1. *Correspondance 1909-1925*, par André Gide et Jacques Rivière, Gallimard, 1998, 809 p. ; 110 \$.

2. *André Gide ou la vocation du bonheur, tome 1 : 1869-1911*, par Claude Martin, Fayard, 1998, 699 p. ; 49,95 \$.

3. *Montaigne à cheval*, par Jean Lacouture, Seuil, 1996, 336 p. ; 39,95 \$.

4. *Mitterrand, Une histoire des Français, tome 1 : Les risques de l'escalade*, 444 p. ; 39,95 \$. *Mitterrand, Une histoire des Français, tome 2, Les vertiges du sommet*, 1998, 636 p. ; 44,95 \$.